

## LES FEMMES DANS LES MEMOIRES D'OUTRE - TOMBE

Gemma ALVAREZ ORDOÑEZ

F. César GUTIERREZ VIÑAYO

“D’aucune il ne dit tout, de plusieurs il ne dit rien”. C’est la phrase qui résume la position de Chateaubriand, face aux femmes. Car Chateaubriand n’a fait dans les *Mémoires d’Outre-Tombe*, la moindre allusion à aucune de ses maîtresses, et on peut dire qu’il en a eu ! Si Pauline de Beaumont et Juliette Récamier font exception à ce silence, c’est qu’elles étaient officiellement établies dans la légende, mais il parle d’elles avec le plus grand respect et le plus de discrétion possible. (La liaison tapageuse qu’il a eu avec Cordélia de Castellane, juste le temps de la guerre d’Espagne, n’a pas droit à la mention).

En voyant un Chateaubriand si discret, pourquoi avoir écrit ces phrases si dures, si cruelles? :

Faute d’argent, “on me maria, malgré mon aversion pour le mariage (...) Lucile aimait mademoiselle de Lavigne, et voyait dans ce mariage l’indépendance de ma fortune...”<sup>1</sup>

Et même en parlant de sa femme, Mme de Chateaubriand, il parle, “... d’éternelle reconnaissance”, mais jamais il ne parle “d’AMOUR”.<sup>2</sup>

Comme nous pouvons constater, Chateaubriand est très réservé en ce qui concerne les femmes dans *Les mémoires d’Outre-Tombe*. Ainsi, pour plus de clarté sur ce sujet, nous allons faire une étude de quelques femmes qu’il a oubliées volontairement ou pas, dans les Mémoires, sur les femmes qui se sont mêlées à ce qu’il a été, c’est-à-dire, en politique, en littérature, dans les Salons...

Et pour finir, on a choisi les femmes irréelles: la Sylphide, ou les Sylphides, pour constater la facilité avec laquelle les images vivantes, colorées, variées se forment dans l’esprit de Chateaubriand, et surtout, pour constater l’intensité de leur support affectif, car il n’invente pas pour le seul plaisir d’inventer.

### I) Les femmes reelles

#### A) Les femmes oubliées dans les memoires d’Outre-Tombe

Les amours de Chateaubriand et de *La Vicomtesse de Belloy* ont été révélés par la publication du texte intégral des Mémoires rédigés par Mathieu Molé, pour la période de la Révolution et du Consulat.<sup>3</sup>

1. M.O.T., pp 363-364, 1ère partie. (L’edition de *Mémoires d’Outre-Tombé* –M.O.T.– utilisée pour l’élaboration de cet article est celle de Flammarion, Edition du Centenaire, établie par Maurice LEVAILLANT, Paris 1964.

2. M.O.T., p. 367, “L’image des Sylphides”.

3. Mathieu MOLE.- *Souvenirs d’un témoin de la Révolution et de l’Empire*. (1791-1803), Paris.

C'est paradoxal que cette aventure sentimentale de Chateaubriand dont ni lui ni Mme de Belloy ne semblent avoir fait mystère, n'ait laissé aucune trace dans les Mémoires ni dans la correspondance de l'époque. Chateaubriand n'a fait aucune allusion transparente -elle fut parfaitement ignorée-.

Mme Hamelin, n'eut pas l'honneur de figurer dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe*. Elle n'y fut pas gratifiée de la plus petite mention. Elle qui avait lu dans *La Presse* les terribles feuilletons sur la mort du Duc d'Enghein et y a vu Napoléon jugé, elle a lu les noms des femmes qui intercédèrent pour Chateaubriand après le "fameux discours de réception à l'Académie", et n'y a pas vu son nom, elle a été blessée dans son culte pour l'Empereur, dans son culte pour René. En 1811 un ami commun vient la pressentir en faveur de Chateaubriand. Elle lui organise une entrevue et veut la paix entre l'Empereur et l'écrivain. Sa véracité est mise à jour dans la lettre que l'abbé Pailhès a reproduit d'après une lettre que Chateaubriand avait envoyée à Mme Hamelin le 9 Février 1883: "Je n'oublie jamais, Madame, les services qu'on m'a rendus.

C'est à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner que je dois de n'avoir pas été fusillé ou enfermé à Vincennes par Bonaparte..."<sup>4</sup>

Ainsi, on constate que Mme Hamelin disait la vérité. Mme Fortunée Hamelin affirma toujours que si Chateaubriand ne parla pas d'elle, c'est parce que Juliette Récamier corrigea le texte, -car il y avait une vieille rivalité entre les deux femmes à cause d'un beau M. Montrond, puisque pendant le ministère des Affaires Etrangères, Chateaubriand donna à Mme Hamelin d'utiles conseils financiers, et en 1825, quand elle acheta le jardin Beaujon, elle y fit percer une avenue Chateaubriand en même temps qu'une Fortunée.

*La Comtesse de Pisieux*, qui l'avait reçu pendant l'été de 1817, en son château de Montgraham et à qui, sans doute, il avait fait un peu la cour, lui écrivait cette lettre en 1844:

"Vous êtes heureuse de laisser sur la terre quelques arbres; moi je ne laisserai rien, pas même une trace de mon passage, dans ces chemins où je courais à cheval avec et après vous... Si je ne vous fait pas de mal au coeur, permettez-moi de vous embrasser".<sup>5</sup>

Mme Hortense Allart, son nom omis ici dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* a été l'objet d'une addition autographe (4ème partie, livre onzième, 6, p.548, Collection Flammarion). Elle dut être fâchée de ne lire dans les mémoires que cette sèche mention de son nom, en parlant des jeunes poètes: "Les Allart, les Waldor...".

Hortense Allart qui a été pour lui la muse de Rome, la dame d'Etampes, auprès de laquelle, sur la route des Pyrénées, il dîna en 1829, impatient d'atteindre la nuit...

Mais elle prit sa revanche en communiquant une copie des lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve, devenu son amant, et en racontant leur aventure sentimentale dans *Les Enchantements de Prudence* par Mme Prudence de Saman (1873), ouvrage précédé d'une préface de George Sand.

4. CHATEAUBRIAND.- *Correspondance générale*, T. IV, p. 95.

5. 19 Janvier 1844. Publiée dans le *Mercure de France*, 1er Octobre 1931, p. 102, par M. Louis Thomas.

“Si vous me voyiez vous ne me reconnaîtriez plus: pour rester dans votre souvenir, je fuis vos regards”.

Un autre témoin de ces relations et qui ne se cachait pas, était Béranger.

Il y a d'autres femmes qui apparaissent dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, mais qui ne sont pas nommées... par leur vrai nom, ainsi l'*Occitanienne*.

Cette page ne suscita point de curiosité lorsqu'elle parut le 15 Mars 1850, dans un feuilleton de *La Presse*. Ce ne fut que quelques mois après la parution de l'édition originale des *Mémoires d'Outre-Tombe*, en 1859, que Marcellus nous dira:

“Je pourrais nommer l'héroïne de l'aventure (...)”<sup>6</sup>

Mais les lecteurs et critiques avaient négligé de tenir compte de ce commentaire de Marcellus, ainsi, ils croyaient que l'*Occitanienne* était une créature fictive, plus ou moins issue des songes de Chateaubriand à Caunterets. Ce ne fut qu'en 1928, le 15 Octobre que M. Louis de Santi dans la revue *La Vie Politique et Littéraire*, d'après un confident de la petite fille de l'héroïne, révélait le nom de l'inaccessible sylphide, elle se nommait Léontine de Villeneuve-Hauterive, appartenant à une noble famille du Languedoc et qui en 1829 épousa la Comte Adolphe de Castelbajac.

Cette affirmation déliait sa famille, selon les volontés testamentaires de l'*Occitanienne* elle-même, d'un secret qui avait déconcerté tant de chercheurs, ainsi, sa petite-fille dut publier les lettres de Chateaubriand à la “Nymphé” de Caunterets. Mais ce secret et les soixante-dix lettres de Chateaubriand à l'*Occitanienne*, n'auraient revu le jour et le mystère durerait encore, si trois mots légers n'avaient meurtri et indigné la pureté de l'héroïne:

“Dans mes bras (...)”.

avait écrit Chateaubriand et cela avait révolté la Comtesse de Castelbajac lorsqu'elle lut les *Mémoires d'Outre-Tombe*, après la mort de l'auteur, dans un feuilleton de *La Presse*. Ainsi, dit-elle:

“M. de Chateaubriand démontrera lui-même, ce qu'a été pour moi cette liaison de âme à âme, si pure et distincte du sentiment que le passage me concernant semble indiquer”

## **B. Les femmes qui sen sont mêlées à ce qu'il a été**

### **Dans sa vie quotidienne: les femmes “famille”.**

Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il existe une priorité à la vie dans son aspect aventureux dans les rencontres qu'elle réserve. Il faut savoir choisir puis laisser.

Le goût de la liberté prime le sens d'une aventure à l'autre et ne freine en rien l'impulsion sentimentale. Pourra-t-on penser qu'une froide lucidité détermine donc le pour et le contre de ses engagements? Mais l'art de Chateaubriand est de nous entraîner à penser qu'il a raison, puisqu'il est doté d'une grande séduction et on se trouve porté à le plaindre d'être mal compris, mal jugé, mal aimé.

---

6. Marcellus, pp. 373-274.

Son premier amour, si on peut parler ainsi, est celui de sa soeur Lucile; ils forment un couple idéal puisque si toute la substance des êtres s'enracine dans leur enfance, qui mieux que des égaux par l'âge, l'éducation et la relation au même couple parental pourrait comprendre et excuser l'adulte?

La logique d'une rencontre aux portes de la perfection, pourrait mener à la transgression des interdits; mais la tendance incestueuse n'a jamais été affichée dans le comportement de Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Bien que certains critiques fassent le parallélisme entre *Atala*, *René*, et les *Mémoires d'Outre-Tombe* à propos de ce sujet. Chateaubriand donne la trace dans les romans *Atala* et *René* mais jamais dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Plus qu'une relation d'inceste il s'agirait d'une ambiguïté des rapports: D'abord, parce qu'elle choisira la femme pour son frère. Cette scène du mariage est la plus significative de la longue emprise maternante de Lucile sur son frère.<sup>7</sup> Après, par la confusion qu'éprouvera quand elle doit abandonner son frère. Puisqu' "elle voyait en moi son protecteur..."<sup>8</sup>

La mort de Lucile semble être l'achèvement normal de cette communication qui est un leurre et ne peut fonctionner que dans l'imaginaire puisque l'imaginaire permet une idéalisation de l'autre et préserve l'érosion du sentiment.

Une femme qu'il ne faut pas oublier dans cette catégorie, c'est la femme qui porte son nom: Mme de Chateaubriand.

Elle est résignée, passive, jamais provocante.

Lors de l'entrée de Napoléon à Paris et de leur fuite à Arras:

"Mme de Chateaubriand mourrait de peur, non pour elle, mais pour moi".<sup>9</sup>

N'étant là que pour lui donner l'occasion d'extérioriser ses doutes... Dès le début des *Mémoires d'Outre-Tombe* elle est bien plus un fardeau qu'une épouse:

"Toutes les délices que je m'étais forgées dans l'avenir allaient s'ensvelir dans le lit conjugal avec une jeune femme que je ne connaissais pas, à qui je n'apporterais pas le bonheur et dont je devais me séparer presque subitement".<sup>10</sup>

Pour son engagement dans l'armée des Princes, et son émigration en Angleterre. Dans l'éloignement de l'espace et du temps, l'attrait du "sublime" devient un obstacle à sa nouvelle vie, puisque Chateaubriand connaît une jeune-fille "bien rangée", Charlotte Yves, et qui aurait pu devenir son épouse s'il n'avait pas déjà été marié. Sa femme et Charlotte représentaient donc, l'incarnation du "ça" et du "surmoi" de Chateaubriand, (le pire et le meilleur).

Son sentiment de culpabilité est un état de tension entre son Moi et un certain idéal à préciser. Son Moi serait un mélange entre ce qui est en lui des besoins innés assouvis dans des amours de fortune et ce qui l'incite vers ses instincts... désirs inconscients; qui sont une référence directe à une hérédité minable que son subconscient avait préservé malgré la volonté de l'oublier.

7. "Lucille aimait Mlle de Lavigne, et voyez dans ce mariage l'indépendance de ma fortune: Faites donc! dis-je (...) pour éviter un siècle". M.O.T., p 364, 1ère partie.

8. M.O.T., p 119, 1ère partie.

9. M.O.T., p 567, IIIème partie, 1ère époque.

10. M.O.T., p 364, 1ère partie.

Ce traumatisme de l'enfance appartient à un registre très profond et c'est grâce à la révélation, que l'on recherche à abolir l'obsession qu'il a de l'abandon et du mépris maternels. Chateaubriand vécut les trois premières années de sa vie en nourrice, séparé de ses parents.

"En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil..."<sup>11</sup>

Malgré cela: "Mon enfance et ma jeunesse se liaient intimement au souvenir de ma mère"<sup>12</sup>

Si Chateaubriand est un habile sentimental c'est parce que les femmes lui donnent l'occasion de refaire surface en liquidant ses problèmes inconscients, puisque l'angoisse de Chateaubriand s'apparente au "doute obsessionnel".

Sa femme apprend très tôt le besoin de Chateaubriand à voir des femmes, "des mesdames", comme elle les appelle, et elle apprendra aussi à les accepter.

Ainsi les échanges entre les époux étaient une routine quotidienne, le tout bien maîtrisé pour éviter les scènes et les larmes redoutables avec le cortège de remords qu'elles drainent. Pauvre femme! Elle est rendue bien odieuse par son mari qui la haïssait dans ses crises de romantisme et qui s'en excuserait presque, selon ces termes.

"Que je serais malheureux si j'avais pu causer un moment de peine à Mme de Chateaubriand".<sup>13</sup>

Femmes idéales ou femmes fatales, dès l'instant où elles entrent en relation avec Chateaubriand, il les voit ainsi parce qu'il a besoin d'elles comme telles. C'est le cas de Mme Récamier qui sans le savoir correspond au souhait exprimé par Chateaubriand dans son inconscient et si Mme Récamier est la seule femme à devenir irremplaçable pour Chateaubriand c'est parce qu'elle a tout ce qu'il cherche. Et elle a probablement tout ce qu'elle veut... puisqu'à la fin de sa vie quand Chateaubriand devenu veuf, la demande en mariage; elle qui avait le mieux saisi où était la nuance de la terminologie, refusa d'appartenir à la catégorie péjorative.

Chateaubriand n'a pas de préférence pour les femmes sinon qu'il aime la genre FEMME. Ce penchant de l'auteur pour les femmes fait s'enchevêtrer les motifs qui concernent tour à tour des aventures dûment entrecroisées. Chateaubriand amoureux l'est tout le temps et le sera toujours, même jusqu'à la fin de sa vie.

Si Chateaubriand préfère la protection des femmes à celle des hommes, c'est parce qu'il avait une philosophie très particulière sur ce sujet.

"Un homme vous portège par ce qu'il vaut, une femme par ce que vous valez: voilà pourquoi de ces deux empires l'un est si odieux, l'autre si doux"<sup>14</sup>

---

11. M.O.T., p 30, 1ère partie.

12. M.O.T., p 491, 1ère partie.

13. M.O.T., p 489, IIIème partie, 1ère époque.

14. M.O.T., p 572, IIIème partie, 1ère époque.

### En politique.

Au commencement de la Restauration, sous Louis XVIII, elle me prit sous sa protection.

“Mme de Duras parla de moi à M. de Blacas (Ministre de la maison du Roi).”<sup>15</sup>

Talleyrand ne laissa à Chateaubriand le choix qu’entre la Suède et la Turquie, Chateaubriand choisit la Suède, nomination du 8 Juillet 1814. Après il écrivit à Mme Duras:

“Ambassadeur en Suède, la belle fin! (...)”.

“Mme Duras était ambitieuse pour moi: elle seule a connu d’abord ce que je pouvais valoir en politique”.<sup>16</sup>

C’est par elle encore, que Chateaubriand va aller comme Ambassadeur au Congrès de Vérone, au sujet des colonies Espagnoles. Il adressa une demande au Ministère des Affaires Etrangères, M. de Montmonency et pria Mme Récamier, “d’appuyer sa demande”. Mais après un refus total, il s’adressa à son ami le Ministre des Finances, M. Villèle, qui le fit presser par Mme la Duchesse de Duras. Elle l’avait déjà aidé, comme nous venons de le voir, dans l’affaire de 1814. Elle reçut bientôt un billet, favorable à la demande proposée par Chateaubriand, de M. de Villèle:

“Tout ce que nous dirions est dit. Tout ce qu’il est dans mon coeur et dans mon opinion de faire pour le bien public et pour mon ami est fait et sera fait, soyez-en certaine (...)”.<sup>17</sup>

*Mme de Custine*, me força de dîner chez elle avec Fouché.

“Comme il me supposait puissant, il voulait faire la paix avec moi (...) Monsieur Fouché ne m’a jamais pardonné ma sécheresse”.<sup>18</sup>

Chateaubriand avait aussi des secrets par les favorites des Rois. Un exemple celui du Roi Georges IV d’Angleterre.

“La Marquise de Conyngham m’a appris que l’idée du voyage de sa Majesté Britannique au continent n’était pas tout à fait abandonnée”.<sup>19</sup>

*Duchesse de Guiche* la mit au courant des desseins qu’il y avait à vouloir isoler le jeune Roi, Henri V, en l’élevant dans des principes et par des hommes antipathiques à la France.

“Elle me raconta qu’on voulait éloigner M. Barrande; que déjà deux fois on lui avait donné congé; qu’il était question d’appeler des Jésuites (...)”.<sup>20</sup>

---

15. M.O.T., p 542, IIIème partie, Ière époque.

16. M.O.T., p 571, IIIème partie, Ière époque.

17. M.O.T., p 119, IIIème partie, IIème époque.

18. M.O.T., pp 587-588, IIIème partie, Ière époque.

19. M.O.T., p 112, IIIème partie, IIème époque.

20. M.O.T., p 221, IVème partie.

Une autre femme qui a été sa protectrice, pour payer son nom de la liste des émigrés<sup>21</sup> fut *Mme Bacciocchi*.

M. de Fontanes était lié avec *Mme Bacciocchi*, soeur de Bonaparte:

“*Mme Bacciocchi*, à la prière de M. de Fontanes, sollicita et obtint du Premier Consul ma radiation”<sup>22</sup>

Mais *Mme Bacciocchi* n'était pas la seule à s'occuper de cette affaire. *Mme de Staël* s'était occupée dès sa demande de radiation le 21 Avril; elle intervint auprès de Fouché pour la faire aboutir, mais le dossier était incomplet. Le 21 Juillet 1801, l'arrête de radiation fut rendu et *Mme Bacciocchi* envoyait chercher Chateaubriand à Savigny pour le lui remettre.

### En littérature.

*Delphine Gay de Girardin*, lui voue un culte enthousiaste. Dans une lettre envoyée par Chateaubriand (Paris 12 Octobre 1833):

“Je suis toujours respectueux admirateur de sa muse et de sa beauté (...)”.

*Mme de Girardin* ne le trahit jamais. Elle ne manquait pas une occasion de parler de lui dans son premier roman. *Le Lorgnon*, dans ses *Lettres Parisiennes*, (1836-1840), parues dans *La Presse* d'Emile de Girardin, où le nom de Chateaubriand revient encore une fois de plus, pour féliciter Hugo d'avoir un tel soutien parmi l'hostilité de l'Académie. Il y a eu aussi Lamartine.

“La justice vient d'en haut, comme vous le voyez”.

“George Sand ayant parlé de René dans *La Revue des Deux Mondes* je la remerciai, elle ne me répondit point. Après elle m'envoya *Lélia*, je ne lui répondit pas”.

Après s'être réconciliés, George Sand lui envoya une lettre, qu'il reproduit où elle s'excuse et lui demande “protection”, pour *Lélia*.

Elle prend le parti de Chateaubriand. C'est à son amant, Sosthène de la Rochefoucauld, ennemi de Chateaubriand, qu'elle écrivait:

“Ne me mettez pas en regard de (M. de Chateaubriand), je vous en prie, c'est un génie des plus grands, selon moi, et c'est celui de notre siècle. Ce qu'on appelle ses extravagances sont belles, parce qu'elles sont lâchées avec bonne foi, et il n'y a point de poète qui ne soit un peu fou”.<sup>23</sup>

*Louise Colet*, avait orné de deux lettres de Chateaubriand son premier volume de poésies *Les Fleurs du Midi*. Elle avait été introduite à l'Abbaye-du-Bois par *Mme Dupin*, vers 1842, et *Mme Récamier* dit à celle-ci que:

“*Mme Colet* avait fait sa conquête”.

---

21. M. de Chateaubriand se faisait appeler, sur les faux papiers que lui avait donné le Ministre de Prusse, M. Lassagne, demeurant en Suisse.

22. M.O.T., p 308, IIIème partie. IIème époque.

Dans l'*Italie des Italiens*, Mme Colet parle à plusieurs reprises de Chateaubriand. *Elisa Mercoeur*, avait publié, en 1827 un volume de vers dédiés à Chateaubriand, sans l'avoir prévenu. Elle lui écrit pour s'en excuser. Dans sa pièce de vers dédicatoire elle lui demandait de prêter:

"(...) chêne, un rameau tutélaire au faible lierre"  
qu'elle était. Il avait répondu:  
"(...) le chêne est bien vieux".

mais promis de tâcher à ne pas tromper sa confiance.<sup>24</sup>

*Mme Tastu*, assista aux lectures des *Mémoires* de 1834 et émerveillée, fit des vers.

"Qui, si dans mes beaux jours, comme aujourd'hui, poète,  
Vous m'étiez apparu, mains jointes devant vous,  
Vous alors, à mes yeux, ange, saint ou prophète.  
J'aurais courbé la tête  
Et fléchi les genoux".

Et après, elle les publia.

M. de Chateaubriand qui ne pardonnait guère aux femmes de se mêler de littérature, faisait comme Mme Récamier, un cas tout particulier à Mme Tastu.

"Le bon sens aimable et ferme qui caractérise son talent lui plaisait fort".<sup>25</sup>

*Mme de Beaumont*, pour finir le *Génie du Christianisme*,

"Me proposa de me donner une chambre à la campagne.  
dans une maison qu'elle venait de louer à Savigny. Je passai six mois dans sa retraite, avec  
M. Joubert et nos autres amis".<sup>26</sup>

En réalité, ils s'y installèrent le 19 Mai et ne revinrent à Paris que dans les premiers jours de Décembre. Mais Chateaubriand veut donner l'impression qu'ils n'y furent jamais seuls, c'est fausser la vérité car les séjours de ses amis et de ceux de Mme de Beaumont furent rares et assez brefs. Pendant les deux premiers mois, Chateaubriand allait assez souvent à Paris, mais une fois obtenue sa radiation de la liste des émigrés, fin Juillet, il travailla avec beaucoup d'application au *Génie du Christianisme*. Mme de Beaumont l'aidait de son mieux, dans son travail:

"Mme de Beaumont avait la bonté de copier les citations que je lui indiquais".

En lui offrant un

23. Vte de La Rochefoucauld, *Mémoires*, T.5, p. 375.

24. E. Mercoeur, *Oeuvres*, T.1,1.

25. CHATEAUBRIAND, *Souvenirs et Correspondance*, Tome 2, pp. 492-493.

26. M.O.T., p.33, IIème partie.



“(…) Asile lorsque je n'en avais pas”.

Et nous pouvons même dire que nous lui devons Le Génie du Christianisme, car comme le dit l'auteur, lui-même:

“Sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini un ouvrage que je n'avais pu achever pendant mes malheurs”.<sup>27</sup>

Et si nous poussons notre analyse un peu loin, il lui devra même les *Mémoires d'Outre-Tombe*, car c'est à Rome, en 1803, près du sépulcre à peine refermé de Pauline de Beaumont, que Chateaubriand en a conçu l'idée.

Chateaubriand ne profitait pas toujours des femmes, parfois il les aidait dans la mesure du possible, il n'était pas le “type parvenu”, comme le dit Sainte-Beuve.

En 1816, il donna une pension à M et Mme Bail (Officier destitué et pourtant auteur d'un pamphlet contre *De Buonaparte et des Bourbons*. Les secours financiers que Mme Bail reçut de la part de Chateaubriand fut le loyer, “mois par mois” d'une petite maison à Margency, au moment où l'auteur, financièrement était dans un piètre état. Alors, on imagine que les faveurs de Chateaubriand ont été conquises par les vingt ans de Mme Bail, comme nous le montre M. Levaillant dans son livre.<sup>28</sup>

Mais l'auteur se défend bien dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, en affirmant:

“Elle est restée attachée à Mme de Chateaubriand par une reconnaissance à laquelle j'étais loin d'avoir des droits”.

*Les trois dames de la Halle*, Mme Dasté, Mme Duranton Aniche et Mme Rivaille, ces trois dames de la Halle de Bordeaux, au nom de toutes les dames, firent faire un berceau et choisirent Chateaubriand pour les présenter, elles et leur berceau à Mme la Duchesse de Berry, Il paya, en tout 1081, 15 francs, comme il nous le fait savoir dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.<sup>29</sup>

“J'ai payé de mes deniers les frais de voyage de ces dames, et toutes leurs dépenses à Paris”.

Mme de Beaumont à laquelle Chateaubriand après sa mort, lui offrira le monument comme il le dira dans la relation du 8 Novembre à M. de la Luzerne, beau-frère de Mme de Beaumont:

“Il y aura deux marbres, un sur la tombe avec un verset de Job (...) l'autre marbre sera debout à la tête du cercueil”.

En tout, l'auteur, paya comme on lit dans une lettre du 20 Décembre à Guéneau de Mussy:

---

27. Ibid 26.

28. M. LEVAILLANT, Splendeurs, Misères et Chimères de M. de Chateaubriand, Ed. Albin Michel Paris, 1948, p 109.

29. M.O.T., p.40, IIIème partie, IIème époque.

“Le monument de Mme de Beaumont me coûtera environ 9000 Francs. J’ai vendu tout ce que j’avais pour en payer une partie”.<sup>30</sup>

### Dans les Salons.

Les salons littéraires, où a toujours brillé l’art de la conversation ont longtemps joué un rôle important dans la littérature. L’auteur était reçu dans beaucoup d’entre eux, les plus importants du XIX<sup>ème</sup> Siècle: celui de Mme de Staël, de Mme de Genlis, de Mme de Boigne mais surtout où il trônait, c’était dans celui de Mme de Beaumont et dans celui de Mme Récamier. L’auteur, dans ses salons connut d’importantes personnalités. Pour aller plus aisément dans celui de *Mme de Beaumont*, Chateaubriand avait pris un logement rue Saint-Honoré, à l’Hôtel d’Estampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg où elle recevait

“(…) ses amis et les miens. M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. de Mole, M. Pasquier, M. Chênedollé (…)”.

Tous ces hommes étaient, ou furent très importants dans les lettres ou dans les affaires:

“Par exemple, M. le Comte de Molé fut Ministre de la Marine sous Louis XVIII, membre de la Chambre des Pairs, Ministre des Affaires Etrangères sous Louis-Philippe et président du Conseil, Député de la Gironde aux Deux Assemblées de la Seconde République, membre de l’Académie Française en 1840”.<sup>31</sup>

C’est dans ces Salons aussi que Chateaubriand connut beaucoup de femmes:

“Mme de Hocquart et Mme de Vintimille venaient à la réunion de la rue Neuve-du-Luxembourg”.<sup>32</sup>

Dans ces salons on parlait de tout, politique, littérature. Ainsi:

“Mme Récamier réunissait chez elle, à Paris, tout ce qu’il y avait de plus distingué dans les parties opprimés”.

Bonaparte ne pouvait souffrir aucun succès, même celui d’une femme, et il disait:

“Depuis quand le Conseil se tient-il chez Mme Récamier?”.

C’est dans son Salon de l’Abbaye-aux-Bois que Mme Récamier et Chateaubriand, avec un groupe réduit d’amis, lisaient les pages des *Mémoires d’Outre-Tombe*.

“Dans ce salon eurent lieu, à partir de 1834, les lectures fragmentaires des M.O.T.”.<sup>33</sup>

---

30. M.O.T., p.699, II<sup>ème</sup> époque, Appendice I.

31. M.O.T., p.29, II<sup>ème</sup> époque.

32. M.O.T., p. 31, II<sup>ème</sup> époque.

33. M.O.T., p. 746. III<sup>ème</sup> partie. Appendice 18.

Ce salon bleu de Mme Récamier fut le théâtre des M.O.T.; point de presse, il était

“(…) assez peu et assez noblement rempli pour qu’on se sentît fier d’être au cercle des préférés”.<sup>34</sup>

Douze à quinze conviés seulement faisaient les spectateurs, choisis

“dans les deux opinions littéraires avec des goûts et des esprits différentes”.<sup>35</sup>

Ils devaient être à la fois des juges impartiaux et des émissaires de renommée, on leur avait demandé de la discrétion, non le silence. On connaît, à peu près la liste de ces privilégiés:

- Sosthène de la Rochefoucauld, Le Duc de Noailles, Adrien de Montmorency-Laval, qui représentait l’Orthodoxie Carlisle.
- L’abbé Gerbet, qui représentait le catholicisme audacieux de Lamennais.
- Léonce de Lavergne, directeur de *La Revue du Midi*. Par lui, l’écho des lectures résonnait dans les journaux de province.
- Deux femmes de lettres qui se chargeraient de les propager à travers les salons parisiens: Mme Tastu et Mme Dupin.

Ces rares assistants, assis en demi-cercle, devant la cheminée, contemplaient les acteurs du drame, Chateaubriand et Mme Récamier; Ballanche un peu à l’écart, confident taciturne; Charles Lenormand et Jean-Jacques Ampère, familier de la maison.

Chateaubriand assistait aux réunions qui se tenaient aux salons, même à l’étranger, ainsi nous le voyons à Venise.

Au XVIII<sup>ème</sup> Siècle on admirait surtout ces déesses dans leurs temples, les salons de leurs palais; là, presque chaque soir, après le théâtre et bien après minuit, elles tiennent des “conversazionni” recherchées; et on s’acharne pour être présenté dans ces cercles illustres, si célèbres dans toute l’Europe; dont les plus importants étaient ceux de Mme Renier-Michielli, de la Comtesse Benzoni et de Mme Albrizzi. Mais avec la chute de la République, tout change; c’est dans ces Salons que les femmes aimables qui continuent d’y régner s’efforcent d’empêcher que le temps ne les accable. Elles s’efforcent, tant qu’elles le peuvent, de maintenir l’âme frivole et charmante de ce XVIII<sup>ème</sup> Siècle vénitien qui fut l’enchantement d’un monde aboli.

C’est cette âme charmante et frivole que Chateaubriand allait retrouver dans les vastes palais, encore animés d’un peu de mouvement.

*Mme Renier Michielli* (1755-1823) fut peut-être la dernière grande Vénitienne de style et de tons tout à fait purs. Elle recevait dans son “casino” de la “Corte Contarina à San Mosé”, et plusieurs soirs par semaine elle rassemblait l’élite des arts et des lettres avec celle du patriciat.

*Mme Albrizzi* (1759-1836). Celle que Byron avait surnommée, “La Staël de Venise”. Presque chaque soir, après l’heure du théâtre, les gondoles promenaient leur animation jusqu’au quartier St Moïse, devant le palais où régnait “la sage Isabelle”. Elle rassemblait autour d’elle des esprits d’élite<sup>36</sup>. Mais en 1833 quand Chateaubriand arriva dans son Salon, il vit en elle “(…) une vieille dame fort aimable, à visage d’anima-

34. Lecture des Mémoires, p 167.

35. Ibid 34,p. 109, Article de St-Beuve.

36. M.O.T., p 747, IV partie, Appendice 16.

tion". C'était normal, car elle avait soixante-quatorze ans. Son Salon était très célèbre et le demeura jusqu'à sa mort, mais Chateaubriand s'était ennuyé au Salon Doctoral de l'illustre Mme Albrizzi.

L'autre Salon Vénitien qu'il va visiter est celui de l'héroïne de la "Biondina in Gondoletta", fameuse romance qui était chantée dans tous les Salons d'Europe, *Mme Benzoni*. "Les conversations" agrémentées de musique, furent fréquentées par les mêmes hôtes célèbres qu'on voyait chez Mme Albrizzi. Elle était peu cultivée et de moeurs faciles, mais elle régnait sur un Salon fort agréable, au palais de san Benedetto. Du premier coup d'oeil Chateaubriand vit tant d'années sur son hôtesse, elle avait en 1833, soixante-seize ans, mais il reconnut aussi sa grâce car elle n'avait rien perdu de ses vivacités ni de se fièvres.

## II) Les femmes irréelles: La Sylphide: La Muse.

C'était sa soeur Lucile qui en lui disant un jour, lors d'une promenade, "Tu devrais peindre tout cela", qui lui révéla la Muse; et alors

"Un souffle divin passa sur moi".<sup>37</sup>

nous dit l'auteur.

Errant à travers les landes dorées par la floraison des genêts, s'enfonçant dans l'ombre des bois à la recherche de quelque gibier, s'épuisant dans les marches si excessives qu'il fallait parfois le ramener au château paternel sur une civière, François-René autour de ses dix-sept ans accumule une somme de passions troubles qui ne le quitteront plus.

"C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait tout tourment et ma félicité. Là, j'ai cherché un coeur qui pût entendre le mien".<sup>38</sup>

Les années où il va se battre confusément avec les appels de la nature vont le marquer à jamais et le vouer à une perpétuelle insatisfaction sur le plan de l'amour.

"... j'aurais voulu habiter ce monde mort, qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit...".<sup>39</sup>

Et alors ses "aspirations" vont s'égarer surtout sur un fantôme.

"L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu'au lieu de la jeter au dehors, je me repliais sur moi-même; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus".<sup>40</sup>

Ce "Fantôme", nous est très bien décrit dans "Fantôme d'amour" et complété dans "La Future Sylphide".

37. M.O.T., p 120, 1ère partie.

38. M.O.T., p 140, 1ère partie.

39. M.O.T., p 132, 1ère partie.

40. M.O.T., p 125, 1ère partie.

“La chaste image de Charlotte (...) dissipa d’abord une nuée de fantômes: ma démons, comme un mauvais génie, se replongea dans l’abîme; elle attendit l’effet du temps pour renouveler ses apparitions”.<sup>46</sup>

Si la Sylphide prend différents aspects, c’est bien une illusion; du reste il le dit lui-même:

“J’étais toujours affolé de mes illusions”.

Les imaginations de Chateaubriand ne sont pas de la nature des rêves, mais de celle des rêveries... et ces “rêveries” ne sont que les illustrations de ces désirs. Quand Chateaubriand a une crise de malheur, même les objets les plus désirables se retournent contre lui. Et il cherche à protejer vers l’extérieur ce qu’il ressent dans son intérieur. A aucun moment, la Sylphide ne cessera d’être entièrement sa créature, d’être:

“La fille de (ses) désirs”.

car c’est lui qui la façonne:

“Je retouchais sans cesse mon tableau; j’enlevais un trait à ma beauté pour le remplacer par un autre...”.

Chateaubriand est bien d’accord, sa Sylphide a seize ans... Comme la jeune fille inconnue, comme l’Occitaniennne, comme Cynthie, comme presque toutes les jeunes filles de Chateaubriand; car pour lui, c’était l’âge idéal de la beauté féminine et trente ans, celui de la beauté et de la force masculine.

Alors, les amours et les inspiratrices de ses oeuvres n’auraient été que des Sylphides; et c’est en parlant aux femmes, en parlant à “la Sylphide” qu’il trouve les accents les plus pénétrants pour dire, avec une élégance tendre, ses adieux poignants à la vie.

Pour conclure cet article, on pourrait dire que Chateaubriand retrouvait, tout à la fois, dans sa

“création merveilleuse tous les enchantements des sens, toutes les jouissances de l’âme...”.

Il associait aussi son mirage à la beauté des nuits de printemps, à celle des tempêtes de l’automne et de la course des nuages dans les nuits de lune. Autrement dit, plus qu’une émotion de désir c’était une passion amoureuse.

Mais Chateaubriand souffrait de voir son intellect approuvé dans une enveloppe charnelle qui dépérissait de jour en jour...

“La jeunesse embellit tout, jusqu’au malheur (...) mais la vieillesse enlaidit jusqu’au bonheur”.<sup>47</sup>

46. M.O.T., p 465, Ière partie.

47. M.O.T., pp 797-798, IV partie, Appendice 27.

Et encore, quand il nous dit dans "Les Chants de Tristesse":<sup>48</sup>

"La gloire ne rajeunit que notre nom". Hélas!

C'est la raison pour laquelle Chateaubriand lance son cri de désespoir à la "Muse":

"Oh! non, non, ne viens plus me tenter".<sup>49</sup>

El interés del autor en el tema de la mujer en la época de la Ilustración se evidencia en el capítulo "La mujer en el siglo XVIII" de su obra *Moitié de femme*, donde se analiza la evolución de la figura de la mujer en la literatura de la época. El autor señala que la mujer en el siglo XVIII es representada como una criatura racional y libre, capaz de participar en el mundo intelectual y político. Sin embargo, también se menciona que la mujer sigue siendo considerada como un objeto de deseo y de admiración por parte de los hombres. El autor cita a Voltaire y Rousseau como representantes de esta visión de la mujer en la Ilustración. El texto en francés es el siguiente:

«... Mais le spectacle du mariage est le prototype de la décadence, « the typical stage of a woman's decline », as the writer here at least in the woman's hope. But in order through new means, these « the » points that of what we want. By extension, a woman's « sometimes used », the long nineteenth and early twentieth century of dance turns, and says that other, « we had no special title. Mr. Beveridge Maggot, My lord by it's Maggot, The Carpenter's Maggot, and so on. This fictional maggot was written very much for the same reason as those old mythical ones of the period in which it is set out of observing with a theme ». El texto es un capítulo narrativo de John Fowles por abordar en los capítulos de un sector de la sociedad del siglo XVIII y representar en ficción la perspectiva del autor en el tema de la mujer en la época.

El interés del autor en el tema de la mujer en la época de la Ilustración se evidencia en el capítulo "La mujer en el siglo XVIII" de su obra *Moitié de femme*, donde se analiza la evolución de la figura de la mujer en la literatura de la época. El autor señala que la mujer en el siglo XVIII es representada como una criatura racional y libre, capaz de participar en el mundo intelectual y político. Sin embargo, también se menciona que la mujer sigue siendo considerada como un objeto de deseo y de admiración por parte de los hombres. El autor cita a Voltaire y Rousseau como representantes de esta visión de la mujer en la Ilustración. El texto en francés es el siguiente:

«... Mais le spectacle du mariage est le prototype de la décadence, « the typical stage of a woman's decline », as the writer here at least in the woman's hope. But in order through new means, these « the » points that of what we want. By extension, a woman's « sometimes used », the long nineteenth and early twentieth century of dance turns, and says that other, « we had no special title. Mr. Beveridge Maggot, My lord by it's Maggot, The Carpenter's Maggot, and so on. This fictional maggot was written very much for the same reason as those old mythical ones of the period in which it is set out of observing with a theme ».

48. M.O.T., p 796, IV partie, Appendice 27.  
49. M.O.T., p 497, IVème partie, Appendice 27.